

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# FANTASQUE

Revue Critique et Littéraire.

DES HOMMES ET DES CHOSES.

*e n'obéis ni ne commande à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.*

VOL. 5. QUEBEC, 6 AVRIL, 1844. No. 17.

## Mélanges Littéraires.

### LA SEMAINE-SAINTE A-ROME

Ce n'est qu'en Italie, et à Rome surtout, que la religion catholique a un culte extérieur vraiment sublime. Là les solennités religieuses ont de l'air et de l'espace; chacun y concourt, soit qu'il soit laïc ou qu'il appartienne à l'état ecclésiastique; et même l'étranger, venu pour n'être que le simple spectateur d'augustes cérémonies,ût-il sceptique comme un Anglais, ou froid comme un Allemand, se sent ému malgré lui, et participe à son insu aux pompes sacrées, en y apportant cette tenue pleine de dévotion qu'elles réclament impérieusement de tous ceux qui en sont les témoins.

Chaque grande ville de l'Italie a sa fête de prédilection. Naples paraît encore plus méridionale le jour de saint Janvier; Florence honore avec un luxe tout oriental le précurseur du Christ; Venise semble reprendre son ancien éclat pour exalter saint Marc; mais toutes ces solennités sont effacées par celle dont Rome donne le sublime et religieux spectacle au monde, à l'époque de la semaine sainte.

Dès le mercredi qui suit le dimanche des Rameaux, la chapelle Sixtine semble se couvrir d'un crêpe funèbre. A trois heures après-midi commencent les ténèbres. Les treize lumières blafardes du cierge paschal sont allumées, et après que chaque lamentation du prophète Jérémie a été exclamée par une voix aux accents mélancoliques, une de ces lumières est éteinte. Bientôt l'harmonie large et majestueuse de Palestrina, résonne sous les voûtes de la chapelle, et les chanteurs pontificaux, n'ayant pour accompagnement qu'un chœur admirable de voix humaines, redisent le fameux *Stabat Mater* du créateur de l'art religieux au XIV<sup>e</sup> siècle, en Italie.

L'effet de cette composition, que trois siècles n'ont pu vieillir, est immense. On se surprend, en écoutant les sublimes accords de Palestrina, à se demander si l'art musical moderne est encore assez puissant pour créer d'aussi grandes choses, et, abîmé dans une contemplation, on croit voir s'animer, sur la grande toile de Michel-Ange, les gigantesques personnages que la main de cet homme extraordinaire y a tracés avec toute la verve du génie.

Le jeudi saint, la magnifique place de Saint-Pierre est couverte d'une foule d'hommes, de femmes, d'enfants, d'étrangers, de paysans et de pèlerins, qui tous viennent avec ferveur, pour recevoir la bénédiction du chef de l'Eglise universelle. L'armée est rangée en bataille ; tout le corps diplomatique est là ; midi sonne . . . Le sacré-collège paraît aux balcons de la face du monument, autre gigantesque création de l'auteur du *Jugement dernier*. Sa Sainteté paraît . . . Un silence auguste et solennel règne bientôt parmi la foule, qui bourdonnait l'instant d'avant avec un bruit semblable à celui des flots de la mer. Tous s'agenouillent, enfants et soldats, ambassadeurs et pèlerins, mécréants et fidèles, et la voix vénérable du vicaire de Jésus-Christ prononce le fameux *Urbi et orbi* . . . Comme un bon père qui bénit ses enfants. Sa Sainteté étend ses bras sur la ville sainte et sur le monde entier, et des paroles d'amour et de paix sortent de sa bouche, en appelant les faveurs du ciel sur tous les hommes, ses enfants.

Alors le canon du fort Saint-Ange tonne avec fracas ; les campanilles de la basilique s'agitent avec impétuosité, et les voix de bronze qu'ils cachent à tous les yeux semblent étonner un concert en l'honneur du maître du monde . . . La musique militaire s'unit à l'harmonie des carillons religieux, et suit la large mesure que les canons battent avec majesté au bord du Tibre, dont les eaux blondes frémissent . . . Ce moment est sublime, c'est le mot ; il communique à tous ceux qui ont le bonheur d'en être témoins une sensation extraordinaire et ineffable. L'homme le plus insensible se sent ému ; et pourquoi le cacherais-je ? de douces larmes ont humecté ma paupière lorsque j'ai entendu la voix de Grégoire XIV, et que j'ai vu sa main pacifique et paternelle s'étendre vers nous tous pour nous bénir. Il me semblait entendre et voir l'auteur de mes jours, éperdu, je reçus ses derniers embrassements et ses dernières bénédictions ; au moment de mon départ pour cette Rome, le rêve et le but de mes études musicales depuis ma plus tendre jeunesse.

La foule, après que le pape est rentré dans la basilique, se précipite à son tour dans l'intérieur du monument, avide qu'elle est de voir de plus près et son souverain et son père spirituel. Lorsque Sa Sainteté se dirige vers le chœur, douze trompettes placées au-dessus de la porte d'entrée sonnent des fanfares. Cette musique, quoique écrite d'un style peu digne sous le rapport religieux, ne laisse pas de produire un certain effet, à cause surtout de la situation pittoresque où sont placés les exécutants.

Après avoir fait sa prière, le pape porte le Saint-Sacrement dans le tombeau de la chapelle Pauline, ainsi dénommée parce que Paul V (Borghèse) fut son fondateur. Cette chapelle est éblouissante de clarté. Là encore la main de Michel-Ange a tracé non seulement de grandes fresques que le temps, et plus encore la fumée de trois mille bougies, ont fait disparaître presque entièrement, mais aussi c'est à elle qu'elle est redevable de la disposition admirable de cette myriade de lumières qui entourent le tombeau du Christ d'une auréole toute céleste.

A lieu ensuite la Cène sainte. Le pape, déposant sa tiare et ses habits de pontife, revêt ceux d'un simple ecclésiastique ; et, d'une humble main, il lave les pieds à douze pauvres prêtres choisis parmi ceux des différentes nations du monde chrétien, qui sont présents à Rome. L'agneau paschal est mangé par ces lévites figurant les apôtres. La munificence papale les gratifie de toutes les vaisselles d'argent qui leur ont servi, et joint à cette offrande le don d'une petite somme qui met à même chacun d'entre eux de soulager à son tour d'autres chrétiens encore plus indigents.

Mais le jour du vendredi saint est arrivé . . . Les portes de toutes les églises sont ouvertes . . . Plus de lampe, ce symbole de la foi qui veille et prie, qui soit allumé. Les tabernacles sont déserts . . . la croix est voilée . . . les autels sont veufs de leurs

ches parures . . . la désolation est dans le temple du Seigneur . . . Voyez tous ces dévots agenouillés à l'ombre des colonnes de marbre . . . considérez leurs physionomies ! elles expriment la douleur et le repentir.

Ce jour, la chapelle Sixtine résonne encore comme les deux précédents des accords savants du grand maître, et c'est le *Stabat* d'Allegri qui excitera nos âmes à la contemplation mystique.

Le samedi-saint, un cardinal de l'ordre des prêtres, célèbre une messe à Saint Jean-de-Latran, et, au moment où le prêtre entonne le *Gloria in excelsis*, le canon du fort Saint-Ange tonne majestueusement, et toutes les cloches des innombrables églises, couvents, etc., de la ville sainte recommencent leurs concerts argentés.

Après la messe, on baptise, dans cette basilique, les Hébreux, Turcs, hérétiques, etc., qui ont été préparés comme catéchumènes au grand acte de la foi nouvelle qu'ils jurent d'embrasser pour jamais. L'eau sainte a été bénite avant la messe, et le feu sacré rallumé par la propre main du prélat. Les autels, naguère dépouillés de leurs plus beaux ornements, brillent avec un nouvel éclat, et les châpelles de la Madone semblent être des berceaux de lis et de roses tant ces fleurs y sont produites avec un art toujours guidé par le meilleur goût.

Le jour de Pâques, Rome et les environs sont éveillés avant l'aurore par le canon du fort Saint-Ange. Les portes de la ville sont encombrées de pèlerins et de pèlerinés, venus de fort loin pour assister aux cérémonies de cette belle et sainte fête. Au milieu du souverain pontife bénit encore une fois le monde et la ville, du haut de la croisée de la basilique ; ensuite, il célèbre lui-même le saint sacrifice au milieu d'une foule de fidèles.

Jusqu'ici, les cérémonies de la Semaine Sainte, quoique la plupart célébrées extérieurement, ont été mystiques avant tout : cette fois, la religion va donner un spectacle unique au monde ; mais ce spectacle sera plutôt grandiose que religieux : il veut parler de l'illumination générale de la basilique et de l'admirable colonnade de Saint-Pierre, ce chef-d'œuvre du Bernin.

À une heure de nuit (c'est-à-dire une heure après le coucher du soleil), la coupole et tous les profils de ce magnifique monument sont éclairés par de douces lumières placées à distance l'une de l'autre, et ce monde de pierre semble être ceint d'un long et oriental collier de perles fines. Le coup d'œil de cette décoration lumineuse est du plus bel effet, surtout à Rome, où les nuits sont si calmes et si sereines. Soudain, une clochette s'anime dans l'un des campanilles de l'église, et, comme par enchantement, d'énormes globes de feu jaillissent depuis le haut de la croix, placée à 180 pieds du sol, jusqu'à la plus basse corniche du portique circulaire dont nous avons parlé plus haut. Des hommes, à portée, enflamment, en moins de dix secondes, les énormes lampions dont ils sont chargés, et l'un de ces *feutiers*, plus hardi que les autres, gravit prestement l'échelle en fer qui entoure la croix du dôme, et la flamme serpente du haut en bas avec l'impétuosité d'un de ces météores qui éclairent l'horizon en jetant l'épouvante dans l'âme des peuples ignorants qui en sont les témoins.

Lorsque cet effet pyrique se produit, l'enthousiasme italien ne connaît plus de bornes ; un cri majestueux, celui des cent mille personnes qui se pressent au pied de la basilique, se fait entendre et monte jusqu'au ciel. C'est là, sans contredit, la plus belle hymne, sinon la plus religieuse, qui soit chantée pendant toutes les fêtes de Pâques.

Enfin, les feux s'éloignent ; le peuple s'éloigne en chantant des litanies ; les trois quarts des habitants de la ville repassent le pont Saint-Ange, et débouchent dans

toutes les directions de la ville. Le juif retourne au Ghella, heureux de pouvoir veiller plus tard que de coutume dans le quartier infect où la tolérance pontificale le relègue ; le grand seigneur retourne à son somptueux hôtel, bâti en partie avec les pierres dérobées à l'antique Colysée ; le marchand rentre dans son magasin pour y recompter son or ; l'ecclésiastique va dire son bréviaire ; le dandy romain, car le dandyisme a été importé à Rome avec les denrées anglaises (tant favorisées par le Saint-Siège depuis 1816), le dandy dis-je, se rend, en chantant la caravine à la mode, au café de la place d'Espagne, pour y savourer d'excellentes glaces ; l'homme de peuple, lui, va à l'*Porteria* pour y vider, avec sa femme et ses enfants, une fiasque d'*orveitto*, cet excellent vin blanc dont les bouteilles n'ont pour bouchon qu'une goutte d'huile d'olive et un tampon de filasse ; et le pensionnaire de l'Académie de France à Rome, remonte, avec ses camarades, le magnifique escalier de la Trinité-du-Mont : bientôt il est dans sa chambrette, où, d'une fenêtre de la Ville-Médici, il considère avec mélancolie les dernières lueurs qui brillent encore sur le faite du dôme de Saint-Pierre ; et faisant un retour sur lui-même, il donne un soupir à ses parents, à ses amis, bien loin de lui, dans la patrie absente, et il se dit avec regret : O vous tous qui avez mon cœur, pourquoi n'êtes-vous pas ici ? vous y auriez joué du spectacle le plus saintement grandiose qui puisse toucher l'âme d'un artiste et charmant ses yeux attendris !

(Europe Industrielle.)

A. ELUART.

## LE FANTASQUE.

SAMEDI, 6 AVRIL, 1844.

Séchez vos larmes, belles lectrices, si vous en avez versé ; brûlez votre deuil, excellents lecteurs, si vous en avez porté ; le Fantasque n'est point mort ! Mais vous hypocrites, lâches, égoïstes, envieux, imposteurs, qui avez vu luire au fond de votre cœur ténébreux un oment de courte joie, gémissiez et tremblez : le Fantasque n'est point mort ! Il ne peut point, et, plus que jamais, ne veut point mourir. Les coups du sort sont impuissants contre lui. Plusieurs fois déjà, il vous en souvient peut-être, l'ennemi sonna sur sa tombe momentanée une fanfare d'allégresse trompeuse et toujours comme aujourd'hui lorsqu'on le croyait occi, on voyait soudain sortir sans bruit le nez insolent et la bosse joyeuse de son polichinelle.

Jadis aux jours tristes et sombres de la vengeance sanguinaire, lorsque la terre prit la place des espérances patriotiques, le Fantasque avait cru devoir mêler ses grolots au cri général d'indignation, barioler une tache ridicule au front des tyrans soupçonneux et jaloux qui enchaînaient les destinées du pays ; mais alors rire de l'oppressé, pleurer avec l'opprimé étaient crimes également retoudables ; la sale main du pouvoir inique d'alors se posa sur la presse moqueuse et la traîna en triomphe, là surtout où la liberté n'est plus qu'un beau rêve.

Le deuil était aux cœurs bons, la joie bondissait chez les méchants ; tous croyaient avoir pour toujours perdu, les uns l'ami fidèle qui les félicitait de leurs bonnes actions, blâmait sans crainte leurs défauts et leur montrait du doigt le piège caché que l'en-

nemi leur tendait, les autres un persécuteur infatigable. Et lui, muni d'une philosophie puisée au fond d'une conscience tranquille, il attendait patiemment que le tyran soit las de surveiller, de tourmenter.

Tout vient à point, dit le proverbe, lorsque l'on sait attendre ; aussi, par un beau jour de printems le cachot ouvrit son étroite gueule et le Fantasque profitant du moment, secoua la mousse qui avait poussé sur ses souliers, sortit et alla serrer encore une fois la main de ses bons amis. Depuis ce tems-là, bien des vicissitudes sont venues tour-à-tour menacer son existence ; souvent la pauvreté, qu'on dit honorable, mais qui est bien incommode, tarissait les sources de la vie, il agonisait ; quelquefois l'or du pouvoir ou de l'ambition brillait devant ses yeux ; mais le journal pensait à sa mission populaire et le tentateur était congédié. Le jour de la récompense est arrivé ; au moment du malheur le Fantasque a trouvé ses amis, et lorsqu'enfin il croyait lui-même avoir vu la fin de sa carrière il ressuscite comme par miracle et le voilà plus vivant que jamais.

Oh ! comment tout cela s'est-il fait, s'écrient à la fois les plus curieux d'entre mes lecteurs ?—Faut-il vous le raconter ?—Oui, oui, oui, oui !

Eh bien, braves gens, dans ce tems-ci je ne saurais vous rien refuser ; surtout auprès m'être tant vanté moi-même, il serait assez convenable de dire un peu ce qui fait votre éloge.

Or, un jour de cette année, je ne puis vous dire au juste quand ; car les douces émotions que j'ai depuis éprouvées, ont chassé ce moment-là bien loin dans ma mémoire ; un jour donc qu'il faisait nuit, je dormais d'un sommeil paisible, du sommeil de l'innocence, comme dirait un journal ennemi s'il était plus futé ; je faisais un bon rêve, un rêve magnifique ; il me semblait que tout-à-coup le gouvernement responsable n'était plus un problème insoluble ; il me semblait que Son Excellence Sir Charles Metcalfe, désillusionné sur ses conseillers secrets, ses *ennemis* intimes, voulait gouverner d'après les vœux bien entendus du peuple et que les anciens ministres étaient rappelés, réintégrés avec honneur autour de la table exécutive ; à leur tour ministres s'occupaient non plus de théories vagues, non plus de la manière dont les créanciers tourmenteront les débiteurs, mais du progrès réel de la nation, de l'encouragement de l'industrie et de l'agriculture, de l'exploitation des richesses dont notre sol et nos rivières abondent ; le ministère provisoire avait cédé la place, sans murmure ni sans corruption, à ceux que le peuple avait désignés et il avouait ingénument que c'est par une erreur coupable qu'il avait voulu diviser le peuple ; tous les employés publics signaient une pétition pour faire réduire leurs salaires, et le gouverneur, pour donner le bon exemple, abandonnait le sien au profit de l'éducation des pauvres ; les représentants de la nation protestaient contre la loi qui règle la qualification somptuaire des membres du parlement ; les trois branches de la législature passaient avec acclamations une loi qui encourageait l'usage des produits du pays, votaient des subsides à des manufactures indigènes, incorporaient des banques canadiennes ; l'union était dissoute, Québec redevenait le siège du gouvernement, le commerce renaissait, mais les industriels étaient prudents et leurs sœurs, leurs filles, leurs épouses signaient avec enthousiasme l'engagement de jeter au feu pour ne les plus renouveler, robes de soie, rubans, épinglettes, écharpes brillantes, plumes ondoyantes, voiles transparents, châles, fichus, ridicules étrangers ; la justice était à portée de tout le monde et personne n'y avait recours car les lois étaient intelligibles ; les tarifs professionnels étaient abolis ; docteurs et avocats et notaires n'étaient payés, comme le simple ouvrier, que lorsqu'ils avaient fait du bon ouvrage ; la loi défendait l'emprisonnement pour dettes ou l'emprisonnement payait les dettes ; il n'était plus permis au créancier sans entrailles de faire vendre les objets qui servent à l'ex-

exercice de l'industrie ; enfin pour mettre le comble à la beauté de ce rêve, le *Castor* et le *Fantasque* recevaient les annonces officielles et celles du commerce, les abonnés payaient régulièrement avant même qu'on les en prie.

Mais tous songes sont mensonges et les plus beaux sont les plus faux. Tandis qu'ainsi dans notre cerveau les choses du monde se réglèrent et s'améliorèrent ; tandis que je faisais à pas de géants la fortune de l'humanité, la mienne n'était plus que fumée, cendres et débris. De ces cases où voltigeaient la veille encore les doigts actifs de nos ouvriers ; de ces lettres qui avaient si souvent donné une forme à nos pensées les plus intimes de ces presses qui les avaient multipliées pour vous dans de rudes étreintes ; de cet édifice érigé par des années de patience, de privations, de contrariétés, il ne restait plus que des masses informes, sans nom, sans utilité ; un instant avait détruit ces machines à l'air intelligent et preste, qui donnaient au peuple des conseils toujours sincères, qui n'avaient jamais travaillé pour le fort, pour le puissant : toujours pour le faible, pour l'opprimé ; tout cela n'était plus rien. Le *Fantasque* était mort sur le bûcher. Oui, il serait mort à jamais si ses amis n'en avaient fait *Phénix*, s'il ne l'avaient ressuscité du milieu de ses cendres.

Comment le miracle s'opéra . . . . c'est à vous maintenant de le dire ; car pour moi je n'y comprends absolument rien. Votre indulgence et votre générosité expliqueront seules ce mystère-là. Tout se fit en un clin-d'œil ; quelques bons amis tendirent pour moi la main ; le riche y mit grosse offrande, le pauvre l'humble manne précieuse obole, et quelques jours, bien peu de jours plus tard, des chevaux vigoureux, activés par les voix sonores et stridentes de leurs conducteurs, (comme diraient nos romanciers modernes pour raconter même une réalité) gravissaient avec peine le vieux roc où Québec fume depuis si long-temps le calumet de paix. Ils traînaient après eux le chaos dans les cahots. C'était une multitude de bancs empilés sur des pupitres, entassés sur des boîtes de toutes grandeurs et couleurs pêle-mêle avec marteaux, ferrures, crocs, pincés, brosses, rouleaux, écrous, coins, règles, enfin tout l'attirail noir et sombre qui constitue une imprimerie, le palladium des libertés du peuple dont tout ce désordre est de nos jours un trop fidèle emblème. En peu de moments, ouvriers, apprentis, se mirent à l'œuvre, chaque objet trouva sa place, la plume marcha, les lettres volèrent, la presse gémit et voilà le *Fantasque* qui pour la millième fois va demander admission chez vous.

Maintenant, bons amis qui avez contribué à la résurrection surprenante et inattendue du *Fantasque*, il est bon que vous et moi sachions mutuellement à quoi nous en tenir sur la position respective que nous occuperons dans l'avenir. Vous avez acheté le matériel du journal, mais le spirituel ne vous est pas acquis. Le *Fantasque* est désormais vendu . . . au peuple, non aux individus. Il est aux services de l'un, non des autres. Par exemple tous ceux qui ont aidé à le replacer sur jambes ont droit à quelque concession. Une indulgence de quelques semaines leur est accordée pendant lesquelles il ne pourront figurer dans mes pages ; après cela la trêve sera terminée et je serai comme auparavant l'ennemi impitoyable des abus et de tous ceux qui les commettent. Ainsi profitez-en, vous tous qui avez à commettre quelque folie ou quelque trahison, hâtez-vous. Mais, que dis-je, parmi les braves gens qui ont contribué à l'œuvre patriotique et nationale à laquelle je dois ma nouvelle existence il n'en peut être un seul dont le pays ou la société puisse avoir à se plaindre. Pour le moment je ne songerai qu'à la belle action dont le souvenir sera pour moi toujours cher, toujours vivace . . . Allons, allons, dépêchons nous de terminer, car je sens que je m'attendris et ça donne l'air horriblement bête, surtout quand comme moi l'on n'a plus de mouchoir de poche.

On crie à qui mieux mieux à la misère, à la gêne. Cela n'empêche point que les marchés de notre ville offraient ce matin le spectacle le plus animé, le plus riche qui se puisse imaginer. Poussé par la curiosité, non point par cette curiosité du critique toujours portée à mal, comme celle qu'on me suppose, mais par cette curiosité grave et louable du philosophe qui aime à étudier la nature humaine en tous lieux afin d'y puiser des enseignements dont il puisse tirer parti pour instruire ses semblables ; poussé donc par un simple esprit scrutateur je me suis porté ce matin sur les marchés et j'ai pu remarquer que malgré le jeûne et l'abstinence auxquels la grande majorité de la population de notre ville s'est astreinte dernièrement nos citadins et surtout nos aimables citadines ont encore un teint assez frais pour faire excuser un brin de calomnie. Il faisait beau voir, je vous assure, les gentilles ménagères, le panier au bras, l'œil vif, sautant d'un pied lesté par dessus les profondes ornières que nos braves commis taillent dans la glace pour procurer à leur magasin l'avantage de la vue pittoresque d'un petit ruisseau murmurant qui serpente dans le fumier ; il faisait beau voir, dis-je, les gentilles ménagères, non pas les commis ni les ruisseaux, se rendre au marché où elles arrivent empressées, regardant beaucoup, tournant, retournant beaucoup, marchandant beaucoup, achetant beaucoup, chargeant comme un petit beaudet le pauvre gamin qui lèvera un faible tribut sur tous les acheteurs afin d'acheter à son tour.

Il faisait beau voir l'homme qui s'est plaint de la pénurie des tems, tirer piastres après piastres, accumuler gigots sur jambons, rondes sur quartiers, côtelettes sur aloyaux.

Il faisait beau voir surtout le brave ouvrier, fier de sa curée, se hâter de rentrer chez lui pour courir au travail achever sa journée qu'il passera à se régaler en esprit des succulents morceaux qu'il dégustera demain en réalité.

Il faisait beau voir aussi ces énormes gastronomes qui pour n'avoir point observé le carême n'en sont pas moins âpres à rechercher les meilleures pièces ; la vue des cadavres égorgés gras et appétissants, suspendus au milieu des fleurs et des fruits, le fumet des viandes étalées leur fait regretter deux choses seulement, de n'avoir point les trésors de Crésus et l'estomac de Gargantua.

Il ne faisait pas beau nous voir par exemple nous pauvres journalistes qui ne comptons point parmi les heureux du monde. Ne pouvant autaut que d'autres jouir matériellement des biens de la terre il faut nous contenter d'en faire la louange. Le fait est que rien ne donne autant à réfléchir sur la dûreté d'âne des lecteurs de journaux que le marché de Pâques ; on dirait à voir la manière dont ils négligent de nous payer qu'ils croient que ceux qui leur fournissent la nourriture spirituelle doivent être dès long-tems habitués à vivre sans manger.

Il y a des doutes sur la réalité de la nomination de Mr. Barnard. La *Minerve*, pour les lever, dit que ce monsieur a fait confectionner sa robe de soie. Cela ne nous paraît pas concluant, car de même qu'on a vu vendre la peau d'un ours avant que la bête soit tuée, il pourrait arriver qu'un solliciteur fit faire sa peau bien avant d'être vendu lui-même.

Depuis que le Fantasque est arrêté le gouvernement responsable n'a pas marché. Son Excellence Sir Charles Metcalfe qui, au privé, paraît être bien certainement l'un des meilleurs hommes qui se puisse imaginer est, encore plus certainement, le pire des gouverneurs, et son gouvernement le plus drôle qui existe sans en excepter même celui de l'empereur des chinois, le fils du soleil et le cousin-germain de la lune, qui gouverne ses sujets par le moyen des mandarins à un, à deux et à 3 bouts, qui sont la représentation presque fidèle des ministres responsables que nous avons actuellement en Canada. Le grand mandarin est, comme l'empereur-gouverneur-général, farci de bonnes intentions et de mauvaises actions.

Mr. Viger et Mr. Metcalfe sont des hommes impayables sur l'article de la vertu et de la respectabilité; mais pour notre goût nous préférerions des coquins, responsables au peuple qui les élirait ou les renverrait selon leurs mérites, à ces honnêtes gens qui ne se présentent pas le moins du monde aux suffrages de leurs représentants et à l'infailibilité desquels, il faut croire sans qu'ils aient fait encore la queue d'un petit miracle. Tout est dans le statu-quo, excepté les commissions d'officiers rapporteurs qui voyagent de la manière la plus récréative entre Montréal et Kingston; on joue à la balle avec ces parchemins-là et, au dire de l'*Aurore des Canadas* qui a besoin de se lever de grand matin sous le règne actuel pour répondre à toutes les chiquenaudes dont elle est l'objet, ce ne sont que d'*heureux* accidents qui leur arrivent. Des malins disent que l'*Aurore* peut en parler savamment et qu'elle les connaît... comme si elle les avait faits. Mr. Barnard a éprouvé un *heureux* accident, comme il en arrivera peut-être un quelquel jour au rédacteur de l'*Aurore*.

L'Angleterre n'entend absolument rien au Gouvernement à bon marché. Elle veut faire construire de grosses fortifications le long de la frontière américaine; le tout pour assurer sa domination sur ces colonies. La justice, les bons traitements, le Gouvernement Responsable interprété libéralement seraient des moyens plus durables, plus sûrs et moins coûteux. Bâtir des forts sans ces bons retranchements-là est nous l'assurons travailler pour les autres.

Les chemins entre Québec, Montréal et Kingston sont affreux et impraticables. On n'y rencontre, dit-on, que des solliciteurs d'emplois.

## CONDITIONS.

*Ce Journal Imprime et Publie par*

**N. AUBIN,** REDACTEUR ET PROPRIETAIRE.

Parait le **SAMEDI**. L'année où le Vol. se compose de 48 numéros. Le Prix d'abonnement est de SEPT CHELINS et DEMI, payable par semestres de 16 numéros, d'avance.

Toutes communications, demandes ou réclamations devront être affranchies.— On insère gratuitement tous les articles d'utilité et d'intérêt publics; ceux de nature purement personnelle ou privée ne seront admis que moyennant rémunération de 6 sous par ligne.